L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue des Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

La question de l'Exposition devant le Congrès.

Une des questions les plus absorbantes du moment et dont le Congrès des Etats-Unis est saisi, est celle de l'Exposition du Canal de Panama que deux états, deux villes plutôt, veulent organiser, la Nouvelle-Orléans et San Francisco.

Toutes les raisons qu'invoquent l'une et l'autre ville sont trop connues, ont été trop longuement discutées par la Presse, récemment encore, pour qu'il soit besoin de les rappeler ; et il n'y aurait aucune utilité à le faire. Les choses sont à point ; les deux villes ont leurs représentants à Washington qui ne se sont épargné aucune peine, qui n'ont reculé devant aucun effort pour mettre en valeur chacun sa ville; la parole leur sera donnée ces jours-ci et ils en useront de leur mieux pour, comme nous le disions dans un précédent numéro, décrocher la timbale.

Les dernières nouvelles de la Capitale nous apprennent que le Comité devant lequel se plaidera l'instance et dont M. Rodenberg est le rapporteur, a fixé au 9 janvier l'audition des plaideurs de San Francisco, et au 12, deux jours après, l'audition des plaideurs de la Nouvelle-Orléans ; ces dates n'étaient pas les premières fixées, mais M. Rodenberg a expliqué qu'elles avaient été changées à la sollicitation de plusieurs membres du Comité qui, en vacances de Noël, craignaient de n'être pas de retour à Washington avant les dernières dates.

Les Californiens qui avaient beaucoup chanté au commencement de la campagne, chantent moins haut et bien moins depuis quelques jours; s'ils ont le flair fin, peut-être ont-ils découvert qu'une déception les attend.

Leurs manœuvres avaient été assez habiles jusqu'à tout récemment; mais M. Kahn a commis une erreur semble-t-on croire en demandant au Congrès une allocation de $5,000,000, rien que ça en faveur de San Francisco dans le cas où le privilège tant désiré serait octroyé à sa ville.

Et pour faire accueillir avec faveur sa demande, M. Kahn a fait distribuer à ses collègues du Congrès des paniers d'oranges, toutes enveloppées dans des papiers sur lesquels il était imprimé que la Californie avait un fonds souscrit de $17,000,000. destiné aux frais de l'Exposition.

Cette ruse rappelle un peu celle du cheval de bois des Grecs. Nous aurons maintenant les oranges des Californiens pour exprimer notre défiance à l'endroit de ceux qui nous apportent des présents.

Pièces à idées.

Il s'est passé la semaine dernière un petit fait qui marque peut-être une date de l'histoire du théâtre. Dans l'amusante pièce des Nouveautés, les toilettes de Mlles Bignon et Fonteney avaient produit une sensation telle, que deux critiques, et non des moindres, jugèrent devoir la signaler à leurs lecteurs. Vous imaginez l'émoi causé par cette mention si en dehors des usages.

Non seulement toute la matinée, les dames ne cessèrent de téléphoner pour se renseigner. Mais encore, dans l'après-midi, des hommes graves et cultivés vous criblaient à ce sujet d'interrogations :

—Avez-vous vu la robe de Bignon ?

La toilette de Fontenoy est-elle réellement si épatante ?

D'autres, au contraire, déploraient cette invasion des questions de modes dans les comptes rendus dramatiques et criaient à la décadence.

On me permettra de ne pas partager ce pessimisme. Loin de là, j'estime qu'il était grand temps de reconnaître aux toilettes des dames la large part qui leur revient dans beaucoup de succès du jour.

Certes, si les critiques dramatiques n'avaient d'autre ambition que de classer littérairement les pièces et que d'en indiquer les lacunes ou les qualités, on s'expliquerait leur dédain pour les humbles questions de couture.

Mais souvenons-nous que, dans tout critique, il y a un donneur de pronostics qui sommeille. Témoigner de son discernement littéraire ne suffit pas. On veut en plus faire montre de flair, s'affirmer bon prophète, évaluer à dix représentations près la vitalité de la pièce en cours. Et il existe à cet effet une sorte de barème traditionnel où figurent, avec des coefficients divers, le sujet même de la pièce, la vogue de l'auteur, l'autorité des interprètes, les goûts de l'abonné et, d'une façon généralement quelconque, toutes les particularités dont le sort d'un ouvrage dépend.

Journellement, néanmoins, il se produisait dans les diagnostics de la critique des méprises shurissantes. Telle œuvre qu'on déclarait partie pour le triomphe s'arrêtait péniblement à la quarantième. Telle autre à qui on prédisait poliment une carrière honorable—c'est-à-dire désastreuse—faisait pendant des mois le maximum. C'est qu'un oubli fâcheux viciait à la base tous ces calculs. On négligeait dans l'addition un élément capital : l'élément toilettes.

Or cette erreur ne pouvait durer. Peu à peu l'élément toilette avait pris dans les pièces récentes une importance dont convenaient les esprits les plus prévenus. Et il était fatal qu'un jour ou l'autre la critique finit par s'en occuper.

Dans cette voie, d'ailleurs, nombre d'amateurs l'avaient déjà devancée. Je me rappelle notamment à ce propos une sortie de généraux, dont, pour ne désobliger personne, je ne situerai ni temps ni lieu. On causait de la pièce entre camarades, et, au bout de cinq minutes, on n'en avait pas laissé grand'chose, quand, tout à coup, on s'aperçut que l'un de nous, vieux routier de théâtre et la connaissant comme pas un, s'abstenait de tout commentaire.

—Eh bien, et vous qui ne dites rien ?

—Moi, mes enfants ? fit le vieux routier, je crois à un gros succès.

—Allons donc !

— Parole ! Sur la valeur de la pièce, d'accord : style à pleurer, caractères en papier mâché. Mais vous oubliez le trois, l'acte de la soirée, cet incessant défilé de toilettes. Pensez donc, à l'époque de l'année où nous sommes, une entrée de saison, le moment où on hésite sur la robe de soir à se commander ! Toutes les femmes de Paris voudront voir ça. Et ensuite, ce sera la province. Ensuite l'étranger. Au minimum, cent belles fournées.

De quel mépris glacial furent accueillies ces grossières considérations, vous le devinez. Pourtant le vieux routier avait raison. Malgré une presse tiède et de détestables couloirs, la pièce se maintient plus de cent fois avec des recettes magnifiques, — tant que les robes furent à la mode.

Malheureusement, fort peu d'auteurs s'inclinent devant ces nécessités nouvelles du métier. Vivant candidement sur d'antiques préjugés, ils comptent bien plus sur les beautés de leur œuvre que sur les toilettes de leurs interprètes.

Tout juste si, à la répétition des couturières, ils honorent les "créations" d'un regard distrait. Obnubilés par l'abrutissant travail des jours précédents, ils ont d'autres soucis en tête : régler un jeu de lumière, corriger une réplique, rectifier une mise en scène. Quant aux toilettes, les uns n'y entendent rien, les autres s'en désintéressent, la majorité est résignée d'avance à tout ce qu'exigera le couturier.

Quelques-uns cependant, s'insurgent parfois au nom de la vérité. Comment ! pour jouer une dame censément au plus bas de la misère, un "tailleur" de cinquante louis ! Pour des ventes de charité, une toilette de gala à faire retourner tous les passants ! Sombres récriminations de l'auteur. Ripostes aigres-douces du couturier. Crise de nerfs de l'étoile. Intervention brutale ou conciliante du directeur. Le tout pour aboutir, le plus souvent, à laisser les choses en l'état !

N'eût-il pas été plus pratique de commencer par là, puisque ce que les spectatrices demandent ce n'est pas de la vérité, ce sont les modèles dernier cri.

Autre erreur du même ordre et non moins fréquente chez les auteurs : le soin qu'ils mettent à fignoler l'entrée de leur héroïne, à lui assurer, dès le début, des répliques décisives, une attaque sensationnelle.

Avec la moindre expérience du public, ils s'épargneraient, sans nul dommage, ce surcroît de peine superflue. Car, en réalité, voici exactement ce qui se passe. Supposons, au hasard, une situation poignante : le comte aveuglément confiant dans sa femme, a soudain appris que celle-ci le trompait avec tout venant. Il sait que la coupable va rentrer de chez un de ces messieurs et il l'attend, fiévreux, lui préparant une scène soignée....Apparition de la comtesse.

Bien entendu, le plus discret costume de rendez-vous. Un gigantesque bonnet en velours écarlate surmonté d'un immense panache noir. Un manteau de panne saphir, bordé d'hermine, et s'ouvrant sur une jupe paille recouverte de dentelles blanches. Deux cent mille francs de perles au cou. Et pour compléter le tout, lui tombant jusqu'aux genoux, une espèce de descente de lit en opposum qui lui sert probablement de manchon.

Longue rumeur à travers la salle. Puis aux fauteuils, dans les avant-scènes, les loges, les baignoires, dialogues suivants :

" Aimez-vous beaucoup ce plumet noir ? — Pas trop, mais le bonnet ne manque pas d'un certain chic. — Pas mal, ce jeté de valenciennes ! — Oui, mais le fond de jupe est cent fois trop pâle. — Je vois, décidément, que l'oppossum se portera beaucoup cet hiver. — C'est aussi joli que du chinchilla ! — Et, qui plus est, cela revient presque à rien. — Oui, mais alors, pourquoi la bordure d'hermine ? — Evidemment, cela n'a aucun sens !.....

Ainsi de suite. Et pendant ce temps vous vous figurez ce qu'elles deviennent, les répliques décisives de notre auteur et son attaque sensationnelle.

O inconséquence ! Le même homme sachant que, dans le brouhaha des entrées, on n'écoute pas les commencements d'actes, n'aura pas hésité à y accumuler les propos les plus oiseux, les conversations les plus fades. Et il n'est pas capable d'en faire autant pour de pauvres femmes qui ne demandent qu'à examiner tranquillement les toilettes exposées en scène !

Toutes ces petites erreurs de tactique ne sont, du reste, pas irréparables. Elles disparaîtront aisément du jour où auteurs et critiques se feront une conception plus juste de ce que le public féminin appelle le théâtre d'idées.

La définition en est simple. Les idées que les dames vont chercher au théâtre ce ne sont pas des idées morales, ce ne sont pas des idées sociales : ce sont des idées de toilette. Partons donc de ce principe, mes chères confrères, et vous verrez comme notre tâche à tous en sera facilité.

Mais à ce compte-là, la clientèle mâle, que lui demeurera-t-il ? Oh ! une foule de spectacles, précisément tous ceux où les femmes s'ennuient mortellement parce que l'absence de toute toilette en constitue le principal attrait : revues de music-halls, danses païennes, ballets préraphaélites et autres exhibitions plastiques.

Car, en matière de pièces, les messieurs ressemblent aux dames. Eux aussi au théâtre ils cherchent des idées. Seulement ce ne sont pas les mêmes.

FERNAND VANDEREM.

THEATRE DE L'OPERA.

La Direction d'un théâtre n'est pas ce qu'un vain peuple pense : aussi serait-il injuste de tenir rigueur à un imprésario qui, malgré sa haute compétence et son expérience, devient le jouet, la victime plutot, des circonstances.

M. Layolle, depuis le commencement de la saison, éprouve des contrariétés ; mais il est courageux, il sait que la *guigne* n'est pas toujours constante et qu'elle se laisse vaincre par ceux qu'elle ne vaine pas.

La résiliation de son contrat avec une de ses premières chanteuses, Mlle Scalar, la falcon, imposée par une indisposion de celle-ci, indisposition qui menaçait de se prolonger outre mesure et qui même présentait, apparemment, fort heureusement, une certaine gravité, et l'engagement par le cable d'une autre chanteuse à Paris, Mlle Lowe, sont sus de tout le monde.

Mais la remplaçante ayant débuté dans des conditions très désavantageuses et n'ayant pas pleinement répondu à l'attente de notre public, M. Layolle a cru sage d'engager à nouveau la première falcon qui, on sera heureux de l'apprendre, est parfaitement rendue à la santé et en possession de sa voix et de ses moyens.

Mlle Scalar chantera dès ce soir dans *Sigurd*, une œuvre qui a été donnée bien des fois à la Nouvelle-Orléans et qui y est très goûtée.

Dimanche dernier, à la matinée, *Mireille* a tenu l'affiche à l'Opéra, et le soir, *Mam'zelle Nitouche* l'y a tenue, deux partitions de factures différentes, mais ne manquant de saveur ni l'une ni l'autre.

Mireille n'est pas au vrai sens du mot, un drame lyrique, mais, nous l'avons souvent dit, quel parfum de poésie s'y répand ! On y trouve la fraîcheur de l'idylle, le pathétique de la passion ; passion vraie, prise sur le vif et qui touche, saisit sans qu'il soit besoin de recourir aux grands effets de théâtre, aux violences de l'orchestration.

Le rôle de *Mireille* a encore été interprété par Mlle Rolland en artiste de bonne école.

MM. Mondey, *Vincent ;* Montano, *Currias ;* Caillol, *Ramon* et Vergnes, *Ambroise ;* et Mmes Duigry, *Taven ;* Ceddes, *Audreloum ;* Vincent, *Clémence*, ont été tous à la hauteur de leurs rôles, ont donné à ceux-ci leur importance véritable.

Le soir, la troupe d'opérette s'emparait de la scène, et, plusieurs heures durant, y faisait l'amusement d'un parterre ne demandant qu'à rire.

Oui, le rire dans toutes les parties de la salle s'épanouissait, sonnait souvent et même très haut parfois, sur les lèvres. Nous avons déjà dit de quels artistes est composée cette troupe, et de quelle façon ont été joués par elle les ouvrages du genre léger.

M. Jordanis a fait un inimitable *Floridor-Célestin*. L'excellent comédien a une façon personnelle de dire les choses : physionomie et accent se mettent toujours chez lui au bon diapason.

Le Major, tel que l'a compris et représenté M. Béchade, un autre artiste de réelle valeur, a tenu la salle en joyeuse humeur. Qui rit est désarmé, dit-on : c'était donc un triomphe que remportait M. Béchade.

M. Reiber n'a pas été inférieur à ses camarades : *Champlatreux* est un rôle qu'il a parfaitement étudié, fouillé même, car il en a fait ressortir toute l'originalité ; il chante avec style, avec goût. *Loriot*, M. Perrier ; M. Muller, le *Directeur de Théâtre*, et Frélax, le *Régisseur*, ont contribué à l'éclat de la représentation.

Dans le rôle principal de l'opérette, *Mam'zelle Nitouche*, Mlle Cortez a été tout simplement charmante, femme, chant et jeu parlant ; elle a des scènes où abondent les chatoiements de cet esprit, de cette finnesse qui sont les côtés saillants de sa nature ; elle y a des intonations, une diversité d'expression qui sont bien siennes.

Mlle Ceddes est assurément une artiste et une favorite du public. Elle a de l'allure, de l'élégance, de l'aisance, une nature sympathique et une agréable voix.

Mlle Mea, elle aussi, est une artiste de haute valeur. Elle a de l'esprit, cet esprit de belle lignée qui ne recourt pas aux soulignes exagérées, à la charge ; ce qu'elle souligne l'est sobrement, avec une très grande délicatesse de touche.

La soirée, en somme, a été heureuse. Dès l'ouverture où l'orchestre, sous la direction de M. Bonafous, s'est fait justement applaudir, une excellente impression a été créée, et jusqu'à la fin de la partition elle n'a fait que se mieux accentuer.

Ce soir, Mlle Scalar fera son second début pour ainsi dire, dans le rôle de *Brunehilde* de l'opéra de Reyer, *Sigurd* ; à MM. Fontaine, Huberty, Moore, Combes, Reiber, Vergnes, Weleckman, Chacon et Mlles Donaldson et Nady Blancard sont confiés les autres rôles. Au troisième acte, un grand ballet sera dansé par Mlles Hansens, Codolini et toutes les Ballerines.

Demain soir, *Samson et Dalila* au profit de l'Hôpital des Sens.

ORPHEUM.

Le nouveau programme de l'Orpheum, inauguré hier après-midi, ne laisse rien à désirer. Tous les numéros sont bons, et ils sont exécutés avec un brio peu ordinaire par des artistes hors ligne.

D'unanimes applaudissements ont salué les membres de la troupe Loïe Fuller, dont les danses et les poses sont vraiment remarquables. Cette troupe comprend entre autres Mlle Dickie Fuller, une sœur de la célèbre danseuse.

Un autre numéro très intéressant est présenté par les Satsuda, cinq équilibristes japonais dont l'adresse a été fort admirée des spectateurs. Les autres numéros du programme comprennent encore Clifford et Burke, des comédiens très amusants ; Mlle Alexander, une charmante chanteuse douée d'une fort jolie voix ; la troupe Hanlan, qui interprète "Famous Scenes from Famous Plays", et finalement une jolie comédie "Holding Out" fort bien jouée par les frères Hayward.

Ce programme qui restera à l'affiche toute la semaine est complété par d'intéressantes vues cinématographiques.

TULANE.

"The Traveling Salesman," la nouvelle pièce de James Forbes, que le Tulane offre cette semaine, est une des meilleures comédies qui soient sorties de la plume de cet auteur fécond. Il démontre avec infiniment d'esprit qu'il n'est nullement besoin de remonter au loin dans le passé pour trouver des situations intéressantes et dignes d'être mises à la scène, que la vie ordinaire, la vie de chaque jour, en fournit suffisamment à une auteur de talent.

Le succès remporté par la troupe de M. Harris a été complet à la première représentation. Ajoutons qu'en outre d'une bonne interptétation, la pièce est admirablement montée, que pas un détail de mise en scène n'est oublié, de sorte qu'elle forme un des plus intéressants spectacles qui soient.

M. Frank J. McIntyre et Mlle Gertrude Coghlan qui tiennent les deux principaux rôles ont été particulièrement applaudis.

En matinée mercredi.

CRESCENT.

Ceux qui aiment à rire, et ils forment incontestablement l'immense majorité, n'ont qu'à se rendre au Crescent où une excellente troupe joue cette semaine " The Girl in the Taxi ".

Cette pièce est remarquablement écrite avec infiniment d'esprit, et elle est en outre montée avec beaucoup de luxe et de goût.

La foule qui assistait à la première représentation dimanche soir n'a pas ménagé ses applaudissements aux interprètes et il n'est pas osé de prédire que la salle du Crescent ne désemplira pas de la semaine.

"The Girl in the Taxi" sera donnée en matinée mardi, jeudi et samedi.

FRANK J. McINTYRE, DANS LA COMEDIE "THE TRAVELING SALESMAN", AU TULANE.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 9 Commencé le 18 Déc. 1910

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MERQUVEL

PREMIÈRE PARTIE

L'HEURE FATALE!

IV

CONFIDENCES

(*Suite*)

—Ne t'inquiète pas de l'avenir. Dès que je serai majeure, je te donnerai une dot, avant de me marier moi-même.

La fille du général devenu veuf et mis à la retraite, n'avait pas eu besoin de son assistance.

Elle avait eu la chance d'être remarquée par un de ses voisins du boulevard Saint-Germain, où le père et la fille végétaient dans un étroit logement sur une cour où le soleil ne se montrait pas une heure par jour, même dans la caniculе.

Ce voisin, qui occupait au contraire un fort bel appartenant, au premier sur la rue, s'était épris de la fille du général au point de la demander en mariage sans espérance et sans dot.

Il s'appelait Paul Latour.

Avocat distingué, jeune et riche, il avait compris l'excellence des qualités de cette jeune fille élégante, instruite, artiste, douce et modeste qu'il croisait parfois à l'entrée de sa maison.

Le mariage s'était fait et l'histoire des deux époux pouvait se résumer en trois mots :

" Ils étaient heureux."

Madame de Marans avait d'ailleurs tenu la promesse de sa nièce.

Elle avait magnifiquement doté la mariée.

Mathilde s'assit devant un secrétaire en bois de roses qui avait dû servir à ses grand'mères et écrivit ce qui suit :

" Ma chère Alice,

" J'ai reçu cette nuit, sous une impression que tu vas comprendre, plutôt triste, la lettre par laquelle tu m'annonçais ton mariage.

" Il y a de cela bientôt trois ans.

" Déjà !

" Comme le temps passe, ma chérie, et lorsqu'on regarde en arrière, comme la vie nous paraît courte !

" Je ne dormais pas. Je ne pouvais pas dormir. J'avais prononcé quelques heures plus tôt une imprudente parole que j'aurais voulu retirer.

" Trop tard !

" Alors j'ai pris ton paquet de lettres que je garde précieusement et j'ai relu celle-là.

" Elle débordait de joie, de la satisfaction du triomphe, de la victoire remportée sur le mauvais sort qui semblait devoir te condamner à coiffer sainte Catherine, patronne des vieilles filles, des malheureuses et des déshéritées sans dot.

" Tu n'avais pourtant rien à craindre de l'avenir.

" Tu avais une amie, une vraie sœur, qui n'eut pu se trouver réellement heureuse si tu ne l'étais pas.

" Et, tout en la relisant, je me réjouissais avec toi, parce que, dans cette lettre si chaleureuse on voyait que tu étais sincèrement aimée et que tu le sentais ce que te donnait pour l'avenir une pleine confiance.

" Tu allais à ton mari, le cœur tranquille, comme au devant d'un bonheur assuré.

" Tu ne te trompais pas.

" Eh bien ! je me livrais à des comparaisons entre ton sort et le mien qui ne sont pas à mon avantage.

" Il faut que je t'apprenne une nouvelle que déjà sans doute tu as pressentie.

" Je ne le fais pas avec la même sérénité et la même foi en l'avenir.

" Moi aussi, je vais me marier.

" Depuis quelque temps un jeune homme de vingt-huit ans, notre voisin de campagne tournait autour de moi avec des intentions qui n'avaient pas le don de m'émouvoir et de me troubler.

" Pourquoi ne te le dirais-je pas à toi, ma confidente et mon intime ?

" Je n'attachais aucune importance à ses avances et à ses déclarations plus ou moins hardies que je n'encourageais en aucune façon.

" Il persévérait pourtant et plus il insistait, plus je me disais que la nature ne nous a pas façonnés l'un pour l'autre.

" En un mot, il ne s'établissait pas entre nous ce courant de sympathie ou d'électricité qui doit amener fatalement un choc ou une explosion de sentiments partagés.

" Tu le connais ?

" C'est M. le comte—en attendant qu'il soit marquis—Raoul d'Andelle, ancien lieutenant de cavalerie, démissionnaire sous divers prétextes plus ou moins plausibles, mais en réalité, j'en ai peur, afin d'avoir plus de liberté pour se rapprocher de cette timbale dorée qui s'appelle Mathilde de Fel-Lussey.

" A vrai dire, il ne me paraissait avoir aucune chance de la décrocher.

" Cependant, on traçait autour de moi toute une série d'ouvrages de guerre, de fortins et de redoutes, de tranchées et de mines, destinés à amener une capitulation.

" Ce jeune guerrier — en dépossibilité — avait réuni pour sa campagne autant d'alliés que Napoléon en avait contre lui à Waterloo.

" Comment aurais-je pu résister ?

" A force d'attentions et de tirades soigneusement préparées, à force d'évolutions et de vols concentriques — je parle comme sœur Philomène et M. Tabur — tu n'as pas oublié M. Tabur avec son grand front bombé et sa barbiche jaune — nos professeurs de sciences, à force de vols " planés " comme ceux d'un milan sur une compagnie de perdreaux sans défense ; à force de petits bouquets glissés dans ma main et au sein desquels l'amoureux—l'est-il vraiment—confiait, avec l'autorisation et la complicité de qui de droit, des billets qu'il devait supposer aussi incendiaires dans le fond que respectueux dans la forme; à force sur tout d'affirmations de madame de Marans, ma tante, que cet élégant prétendant était un phénix expressément mis au monde pour mon bonheur et que je devais monter au Capitole et rendre grâce aux dieux qui lui inspiraient la généreuse idée de me faire la cour, j'ai fini par me laisser entraîner à la suite d'une demande en règle du père de cet aspirant et d'une suprême exhortation de ma tante, qui m'a pressée sur sa poitrine, richement capitonnée, en me suppliant de me rendre au vœu général et d'accepter de sa main l'oiseau bleu qu'elle affirmait sans égal et d'une espèce très rare par ce temps de célibat à outrance.

" Que faire ?

" Comment lutter contre tant de tendresses et de protections ligués contre moi ?

" J'ai cédé.

" Devant une trop nombreuse assistance, à l'issue d'un grand dîner où le préfet de Loir-et-Cher, la magistrature assise et debout de Bois et de Sancerre, la noblesse et le tiers-état de la province de Sologne se trouvaient réunis comme pour témoigner au besoin contre moi, j'ai prononcé le mot tant sollicité.

"—Oui, soit donc !

" A peine était-il sorti de ma bouche que j'aurais voulu le reprendre.

" Une mauvaise honte m'a retenue.

" Mais la nuit porte conseil.

" A peine avais-je perdu de vue mon futur qui s'en allait, chevauchant sur une assez jolie bête, blanche comme celle de Napoléon à Austerlitz, que j'ai commencé à réfléchir.

" Dans le parc où je l'avais accompagné, sur sa prière, à quelque distance de la terrasse que tu connais, j'ai passé ma main sur mon cœur et je me suis demandé s'il battait plus fort qu'à l'ordinaire.

" Pas le moins du monde.

" J'ai même constaté que la température du dehors me semblait plus fraîche, les étoiles moins brillantes.

" Il y avait quelque chose d'assombri autour de moi.

" Quant au petit croissant de lune qui se montrait au-dessus des arbres, je lui trouvais une physionomie narquoise, comme s'il eût voulut me dire:

"—Ma bonne, tu viens de faire une jolie gaffe.... Tu ne vois donc pas que ce qu'on aime en toi, c'est....

" Ma douce Alice, je n'ose pas achever.

" Je ne conçois même pas comment de telles idées, si peu généreuses, pouvent me venir ?

" Et elles me viennent !

" T'en ai-je dit assez ?

" Comprends tu mon état d'âme ?

" Oui, n'est-ce pas ? Je n'ai rien à te cacher à toi et je viens de te déshabiller ma pensée.